

Tartaros cum spoliis, curribus oneratis, pecoribus, jumentis et aliis utensilibus, undique revertentes <sup>1</sup>. » Il a vu le sac d'Egres, où les Mongols envoyaient leurs pionniers russes, et persans, et kiptchaks, « Rutheni, Ismahelite, Comani », combler les fossés sous les carreaux d'arbalète et les coups de mangonneaux, riant et disant, quand ils les voyaient tomber : C'est autant de coquins de moins : « Tartari retro post omnes stantes ridebant de casu illorum » <sup>2</sup>. Mais les fossés comblés par cette canaille, c'étaient eux, les vrais Mongols, qui couraient aux échelles et grimpaient aux créneaux.

Le 11 décembre 1241, Ogodai mourut. Quand la nouvelle fut officielle en Hongrie, soit en mars 1242, il ne fut plus possible de retenir Batou; Souboutai lui-même le reconnut, et prit ses mesures pour l'évacuation du pays, depuis l'Adriatique et les Marches de Trévis jusqu'au Dniestr; son travail militaire était fait, et en matière politique, ce soldat ne discutait pas. L'Europe étant vaincue, le Kaan étant mort, l'honneur du drapeau sauf, il n'avait plus qu'à obéir à son seigneur le Saïn Khan. Toutefois, il fallait qu'il n'y eût pas même l'ombre d'une apparence, pouvant laisser à supposer qu'on reculait. Pendant que le gros de l'armée évacuait à petites journées, derrière Batou, parti le premier avec sa garde, Kadane et Kaïdou, par ordre, firent un mouvement offensif vers l'ouest, et mirent tout à sac, pour prouver que les Mongols s'en allaient parce qu'ils le voulaient bien <sup>3</sup>. Ils

1. Roger, p. 564.

2. *Id.*, *ibid.*

3. Pendant qu'on prêchait la guerre sainte en Allemagne, où, entre autres, Louis de Spitzenberg et Albert d'Altbach (Souabe), Ulric de Ulten, et Albert de Tirol furent des premiers à prendre la croix, les Mongols passaient tranquillement le Danube, et poussaient leurs reconnaissances au delà de la Raab, jusqu'à la Leitha. Tout près de Vienne, ils occupèrent Korneubourg (Continuatio Garstensis, dans *Mon. Germ.*, t. IX, p. 597), dont ils avaient compris de suite l'importance stratégique : « Sans dommage, dit l'Annaliste, ils retournèrent en Hongrie. » Cependant, parmi les croisés, le margrave

proclamaient à cor et à cri qu'ils faisaient grâce à l'Allemagne : « fuerunt subito revocati.... et terram tam ultra Danubium quam citro eorum in manibus habuerunt.... Auditis itaque rumoribus, quod Tartari aspernabantur Theutoniam expugnare,.... gavisus fui non modicum, quia Christianorum excidium vitabatur <sup>1</sup>. » Personne ne s'y trompa; tout le monde comprit l'insulte à l'empire teutonique, qu'ils dédaignaient d'achever, « quod aspernabantur expugnare ». L'empereur ne bougea pas. Le pape prit son parti, et envoya une ambassade au Kaan. En attendant, puisque la Hongrie ne devait pas être gardée, les Mongols y enlevèrent tout ce qui était à leur convenance. La Transylvanie fut évacuée en juin 1242, la Bulgarie dans l'hiver de 1242-43.

Les lettres de créance de Jean de Plan Carpin, légat du pape auprès du Kaan, sont datées de Lyon : « III nonas Martii anno 1245 »; l'élection de Gouyouk comme Kaan n'eut lieu qu'en août 1246. Innocent IV a donc dû prendre son parti d'envoyer un légat à Karakoroum dès 1243, au moment même de l'évacuation de la Bulgarie, et il est probable que l'ambassade était en projet, dans l'esprit de son prédécesseur, Grégoire IX. Comme la papauté avait temporisé pour la croisade, elle temporisa pour l'ambassade, jusqu'au succès définitif des Mongols; le légat, qui n'était pas arrivé à temps pour faire des remontrances aux « Barbares » pendant qu'ils dévastaient l'Europe, se trouva présent, à l'heure exacte, au couronnement triomphal de leur

Hermann V de Bade, le duc Otto de Méranie, le duc Bernard II de Carinthie, le patriarche Berthold d'Aquilée n'étaient pas bien loin. Le 22 juin, l'archiduc Frédéric, écrivant à l'évêque de Constance, se vante d'avoir battu sept cents Mongols en Autriche; la victoire est imaginaire; c'est l'invasion de l'Autriche qui est réelle :

Et li Tatare fort et rice  
Guerroierent vers Osterrice.

(Phil. Mousket, dans *M. G.*, XXVI, p. 819, vers 30537.)

1. Roger, p. 566.

empereur, et rehaussa de sa présence la pompe de cette extraordinaire cérémonie. Il y avait là, présents au Kouriltai, ou Conclave laïque où l'on allait faire un Fils du Ciel, dans ce « Camp du drap d'or »<sup>1</sup>, les uns venus en solliciteurs, les autres en négociateurs, tous pleins d'angoisse, il y avait l'Ot-Djiguine, le vénérable frère du Tchinghiz Khan, avec ses quarante-huit fils, la grande veuve, Serkouteni la douairière chrétienne, avec ses fils, Meungke Khoubilaï, Houlagou, le futur potentat de Perse, celui qui allait détruire le khalifat et le royaume des Assassins; il y avait les princes de la maison d'Ogodaï, de Djagataï, de Djoudji, sauf le plus grand de tous, Batou; quand il se vit devancé par Gouyouk, le « Débonnaire » eut peur d'un piège, flaira une conspiration, et ne voulut plus quitter son royaume de Kiptchak et de Russie; prudemment, il se fit représenter par son vassal, le grand-duc de Russie Yaroslaf; il y avait Argoun et Massoud, vice-rois de Perse, de Turkestan et de Transoxiane, les deux frères David Lacha, candidats au trône de Géorgie, les ambassadeurs des princes de Mossoul, de Fars et de Kerman, Rokn Ed-Dine le Seldjoukide, sultan de Roum, l'ambassadeur du Vieux de la Montagne, seigneur d'*Alamout*, « l'aire d'aigle », et souverain des *Moulahidat ul Mat*, « hérétiques de la mort »; il y avait les lieutenants-gouverneurs mongols, les autorités militaires et civiles tenant des Mongols en Chine, au Tibet, en Corée, capitaines, mandarins, lettrés et lamas; il y avait le connétable Sempad, frère de Héthoum, roi d'Arménie et de Cilicie; il y avait, à côté l'un de l'autre, le légat du khalife de Bagdad, du pape de l'Islam, accompagné de sa suite, et le légat de « l'Apostolle » de Rome, du pape de la chrétienté, frère Jean de Plan de Carpin, moine de Saint-François, pénitencier

1. *Sira Ordou* signifie en mongol « le camp d'or ».

d'Innocent IV, accompagné de son interprète, frère Benoît de Pologne. — On n'y vit pas longtemps le glorieux vieillard, dont l'épée, avec le conseil de Yelvadj et de Yelouï Tchoutsai, mettait aux pieds de l'empereur mongol cette assemblée de rois; les fêtes n'étaient pas encore terminées que Souboutaï montait à cheval pour prendre le commandement de l'armée dans le sud de la Chine; il remporta ses dernières victoires sur le Fleuve-Bleu (1247-48), préparant les voies au « petit Khoubilaï », puis, se sentant fatigué, il demanda son congé, et retourna mourir paisiblement sous sa yourte, sur son coin de pré, là-bas, au nord, au bord de la Toula<sup>1</sup>; de la Corée au Frioul, il avait vaincu trente-deux nations et gagné soixante-cinq batailles rangées.

Parmi les hautes autorités présentes à l'assemblée, il faut encore nommer la veuve douairière d'Ogodaï, l'impératrice Tourakina, et la princesse Ogoul Gaïmich, femme de Gouyouk; à elles deux, elles conduisirent l'élection. Tourakina mourut deux mois après, triomphante. Quand le parti chinois l'emporta (1252) après la mort de Gouyouk, et fit élire Meungke, en attendant Khoubilaï, son premier acte fut de mettre en accusation Ogoul Gaïmich; elle fut condamnée à mort, et les princes de la maison d'Ogodaï évincés, déclarés contumaces, et proscrits. Ce fut le moment décisif pour l'empire mongol. Le petit-fils d'Ogodaï, Kaïdou, compagnon de bataille de son oncle Kadane, élève du grand Souboutaï, n'accepta pas la proscription, protesta; on parvint à l'apaiser, en lui donnant Almalik et la Pentapole; la vieille coutume turque et mongole était manifestement violée; l'Empire commençait à se chinoiser.

Quand les Mongols achevèrent de conquérir la Chine entière, celle des Song après celle des Kin, ils étaient déjà

1. Une biographie le fait mourir en 1246; mais en 1247 il commandait encore en Chine.

conquis par elle. Dès 1230, on voit l'esprit chinois, et celui des Oïgour, chinoisés depuis longtemps, dans le formidable appareil fiscal, dans la bureaucratie et dans la paperasserie mongols : taxe mobilière par maison, pour les sédentaires, centième par tête de bétail pour les nomades, droit du trentième sur l'argent, sur la soie, sur les grains, droits du dixième sur le vin, droits de douane <sup>1</sup>. Les charges n'allèrent qu'en augmentant; une charte de Timour III nous les donne, en Crimée, au XIV<sup>e</sup> siècle, pour un propriétaire terrien qu'on fait Tarkhan, et qu'on exempte de droits de timbre, de bijoux et vieil argent, de magasinage et de tonlieu, tailles de domestiques et cuisinières, timbre et frais d'achat et de vente, corvée de poste, réquisition de logement, fourrage et boisson, etc. <sup>2</sup>. Dans Guiragos, on trouve à chaque page les preuves de la tracasserie fiscale et administrative qui rendit les Mongols insupportables. Les tirades ampoulées des Persans où l'Asie, et l'Europe après elle, ont trouvé le type mélodramatique des Mongols que l'imagination littéraire nous a conservé, donnent une idée absolument fautive de leurs conquêtes et de leur gouvernement; c'est l'ordinaire et banale déclamation où le vaincu se venge de sa défaite et se console de son abaissement. Sans doute, les armées mongoles ont brûlé, pillé, massacré, ni plus, ni moins que d'autres armées conquérantes; l'énorme espace de terrain occupé par les peuples qu'elles réduisaient, les soulèvements partiels et les représailles, qui les obligeaient à faire des détachements spécialement chargés de répressions et d'exécutions militaires, leur ont fait adopter un système de terreur, que d'autres, dans des conditions analogues, ont suivi jusqu'aux temps modernes; la rhétorique iranienne en a tiré des effets dramatiques, chargés en couleur. En réalité, ce

1. De Mailla, IX, p. 135.

2. Vambéry, à la suite du *Koudalkou Bilik*, p. 172, 173.

qui a été odieux, c'est le Daroga, « le préfet », mongol; c'est le *Baskak*, « le fouleur » <sup>1</sup>, comme l'appelaient les Russes, le fiscal chinois et oïgour; ce qui a été intolérable, c'est la vexation méticuleuse, avide et bête du fonctionnaire civil, la morgue du militaire et la brutalité des sous-ordres. Le judicieux Plan Carpin, ambassadeur d'Innocent IV auprès du Kaan (1246), ne met aucune rhétorique de massacres et de cataclysmes dans sa relation, évidemment écrite pour servir de base officielle, diplomatique, documentaire, à une prédication de croisade contre les Mongols, au cas où ils auraient poursuivi leurs entreprises en Europe; mais il dénonce leur oppression politique et administrative : « Intentio Tartarorum est sibi subjicere totum mundum..., intendunt delere omnes principes, omnes nobiles, omnes milites et honestos viros de terra... et hoc faciunt subdole et artificiose in subditos suos...; pauciores sunt numero et corpore debiliores quam populi christiani <sup>2</sup>. — Habent mandatum, ut cunctas sibi subjiciant nationes. Et hæc sunt illa quæ petunt ab eis : ut vadant in exercitu... ut dent decimam de omnibus... Cum essemus in Ruscia, missus fuit unus Sarracenus ex parte Cuyuc Can... et præfectus ille a quolibet homine qui habebat tres pueros unum accipiebat; et quicumque viri non habebant uxores, illos deducebat; et faciebat de mulieribus etiam illud idem, quæ viros legitimos non habebant; pauperes autem qui mendicando victum suum querebant similiter deportabat <sup>3</sup>. » Pour cet homme du moyen âge, la conscription, la réquisition des femmes sans ressources, la répression de la mendicité et la relégation des mendiants sont des attentats abominables. Plus loin, Plan Carpin énumère les exactions de la fiscalité mongole; il ne parle de cruauté

1. Du turc *Basmak*, « fouler ».

2. Plan Carpin, p. 745 et 717.

3. Plan Carpin, p. 699 et 700.

qu'en passant, et d'un ton assez indifférent : « Si homines alicujus civitatis aut terræ non faciunt quod volunt, isti Baschati <sup>1</sup> opponunt eis quod sint Tartaris infideles et sic civitatem illam vel terram destruunt, et homines qui sunt in ea occidunt <sup>2</sup>. » C'est le terrible vieux droit turc : désertion, insubordination, rébellion — peine de mort. Il est curieux qu'un homme d'un sens aussi juste que Plan Carpin se soit mépris sur la valeur de deux mesures prises par les Mongols, et fort admirées par leurs sujets chinois et iraniens <sup>3</sup>; c'est la création de greniers de réserve et la faculté, pour les manouvriers, de payer l'impôt sous forme de corvée : « Accipiunt omnes artifices meliores, et in operibus suis ponunt; alii autem artifices dant eis de opere suo tributum. Segetes omnes condunt in horreos dominorum suorum; dimittunt tamen eis semina, et quantum ipsis competenter sufficiat pro expensis <sup>4</sup>. » Plan Carpin a confondu ici en une seule deux réglementations mongoles d'ordre différent : la transportation d'ouvriers iraniens, caucasiens, russes, en Turkestan, en Mongolie, etc., sous un régime spécial, et l'institution des greniers d'abondance et des réserves de semailles pour les laboureurs indigènes, si vantée par les Chinois. Le bonhomme Rubruquis nous donne, d'ailleurs, le type exact de la condition de ces ouvriers transportés quand il nous montre le maître orfèvre de Meungke Kaan, chez lequel il dina le jour des Rameaux, à Karakoroum; il lui avait été recommandé par une dame Paquette de Metz, « quædam mulier de Mitis, nomine Pascha, » mariée à un jeune architecte russe faisant bon métier chez les Mongols, « juvenem maritum rutenum qui sciebat facere domos, quod

1. Plan Carpin prend le mot russe *Baskak*; ce sont des commissaires extraordinaires, des inspecteurs et enquêteurs.

2. Plan Carpin, p. 703.

3. De Mailla, Djouveïni, Rachid, etc., *passim*.

4. Plan Carpin, p. 711.

est bonum artificium inter eos »; au dîner, assistait un employé mongol né en Hongrie, Anglais d'origine, « quemdam Basilium, filium Anglici, qui natus erat in Hungaria ». Maître Guillaume de Paris <sup>1</sup>, « Magister Willielmus Parisiensis », paraît fort à l'aise; il vient de fabriquer pour le Kaan une pièce d'orfèvrerie superbe, « unam magnam arborem argenteam, ad cujus radices sunt quatuor leones argentei »; son fils, qui poursuit le métier, montre à Rubruquis un beau crucifix à la française, « pulchram crucem argenteam, fabricatam more gallicano, habens imaginem Christi argenteam affixam desuper », qu'il a ouvré pour son patron, évidemment un Turc Kéraït ou Oïgour nestorien, « Bulgai, qui est major scriptor curie ». Maître Guillaume possède hôtel : « missa dicta, duxit nos magister Willielmus cum magno gaudio ad hospitium suum »; il voisine avec le neveu de l'évêque de Belleville, qui a été pris, avec lui, à Belgrade, « in quadam civitate quæ dicitur Belgrave, in qua erat episcopus Normanus de Beville prope Rothomagum, cum nepote quodam episcopi, quem vidi ibi apud Caracarum ». Il n'a pas à se plaindre du Kaan son maître, qui paie largement : « Manguchan... post completionem predicti operis (arboris argenteæ) dedit ipsi magistro centum iascot, hoc est mille marchas <sup>2</sup>. » On voit que l'esclavage des ouvriers d'art enlevés par les Mongols n'était pas bien terrible; il ressemble même, dans beaucoup de cas, à une émigration volontaire d'aventuriers allant chercher fortune dans l'extrême Orient. Le jeune architecte ou charpentier russe, mari de Paquette, laquelle était femme de chambre d'une princesse mongole, est fort à l'aise après beau-

1. Il s'appelait Guillaume Boucher, son frère était établi sur le Pont-au-Change. « Cognomen ejus est Buchier, et nomen patris ejus est Laurentius Buchier. Et adhuc credit se habere fratrem super magnum pontem, nomine Rogerus Buchier. » Sa femme était Hongroise, parlant bien français et turc-kiptchak, « scientem bene gallicum et comanicum ».

2. Rubruquis, p. 334, 337, 348.

coup de pauvreté : « narravit paupertates quas sustinuerat antequam venisset ad curiam. »

Une autre tyrannie mongole qui ne plaisait guère à ces hommes du moyen âge, était le *Yam*, « le service postal ». Quand le fonctionnaire, employé ou haut personnage, présentait son *iarlik*, « lettre de service », ou exhibait la terrible « tablette de commandement », comme l'appelle Marc Pol, la *Païza* d'or ou d'argent, il fallait obéir, livrer chevaux, mulets, fourrages. Ces fonctionnaires mongols, toujours en route à travers l'immense empire, n'avaient pas le temps d'attendre, moins encore le *yamtchi*<sup>1</sup>, « postier », le *tchapar*, « courrier », porteurs de la correspondance officielle, des dépêches gouvernementales.

Les Chinois ont sur Khoubilaï une anecdote mélancolique. Lorsque son splendide palais de Khan Balik fut achevé, il fit semer, dans une cour, les graines des steppes, et montrant à ses enfants cette minuscule prairie, captive entre des murailles, il leur dit : « Souvenez-vous de vos ancêtres; gardez ce pré, c'est l'herbe de modestie<sup>2</sup>. » L'anecdote est bien chinoise; les Turcs et les Mongols du XIII<sup>e</sup> siècle savaient bien que « l'herbe de modestie » était au pays oïgour, au pied des montagnes saintes, et qu'un empire chinois, avec un empire transoxianais, un russe et un persan, ne faisaient pas ensemble, à eux quatre, un empire mongol.

En préparant la souveraineté de Khoubilaï appuyé par les Chinois et l'église bouddhiste, on ne frustrait pas seulement Arik Bouka, mais aussi Houlagou, frère cadet de Khoubilaï; on s'en débarrassa en lui donnant une magnifique compen-

1. Le mot est resté en russe sous la forme *iamtchik*, « postillon, courrier »; les Turcs Osmanlis ont adopté le mot *tchapar*, de *tchapmak*, qui est d'ailleurs turc, « courir ».

2. Bretschneider, *Recherches archéologiques sur Pékin*, p. 56-57.

sation, l'Occident musulman à conquérir. Le fils de la bonne dame Serkouteni, le mari de la pieuse Dokouz Khatoun, petite-fille du prêtre Jean, prit le commandement d'une expédition qui était une croisade. Avec beaucoup de sens politique, le parti musulman national qui avait encore la tradition des Yelvadj accepta ce projet chinois et chrétien, le servit de toutes ses forces. Ces Turcs comprenaient très bien que leur avenir, même au point de vue religieux, était en pays « djagataï », en Turkestan, en Transoxiane, en Kharezme, et que toute expédition à l'étranger, fût-ce contre des musulmans, fût-ce contre le Khalife, ne pouvait que les fortifier. Meungke et Khoubilaï, seigneurs en Chine bouddhiste et en Mongolie, Houlagou, souverain dans la Perse schismatique, dans le pays des Ismaéliens hérétiques, à Roum, chez les Seldjoukides déserteurs, eux, les Turcs, les vrais, les purs, demeuraient maîtres au pays orthodoxe, à Samarkande, à Turkestan, à Bokhara, à Ourguendj, de la Fergana jusqu'au Volga; et alors, eux maîtres, pourquoi n'arrangeraient-ils pas leurs affaires? Pourquoi n'accommoderaient-ils pas ensemble le Chériat et le Yassak? Et si le Chériat valait mieux, ne triompherait-il pas un jour, avec l'aide de Dieu? On voit poindre le programme de Timour, le pur Turc orthodoxe, restaurateur de la religion au XIV<sup>e</sup> siècle.

Rachid Ed-Dine explique très bien ce programme, avec les convenances que sa position officielle et son origine lui commandent<sup>1</sup>; du reste, soit qu'il copie Djouveïni, ministre de Houlagou, soit qu'il donne la tradition orale telle qu'il l'a reçue du Mongol Poulad Tchingsang<sup>2</sup>, et d'autres grands personnages, il est parfaitement informé, mais ne dit que

1. Il était d'origine judaïque, et ses contemporains l'ont accusé de judaïser; voir édition Quatremère, p. v (1<sup>re</sup> partie).

2. Les historiens musulmans réunissent le nom du personnage, *Poulad*, qui signifie « acier », avec son titre mongol, *Tchingsang*, qui signifie « Ministre ».